

La mémoire du travail

et le futur du patrimoine¹

I. L'objet de notre recherche : qu'entendons-nous par "mémoire du travail"?

"Tout ce que nous faisons, et d'autant plus, tout ce que vit notre corps, existe, s'entend et se justifie sur la toile de scène ineffaçable, de ce que nous avons été. Etre, c'est par essence, être mémoire",
Emilio Lledó, *El silencio de la escritura*,²

Nous devons commencer par nous demander ce que nous entendons par mémoire du travail, puisque on utilise communément ce concept de façon descriptive et floue, ce qui conduit à plus d'une confusion. Tous les auteurs ne parlent pas de la même chose, tant s'en faut.

Cette précision, comme on le verra, va bien plus loin qu'un simple éclaircissement terminologique ou qu'une discussion de lettrés cherchant à labourer leur terrain de prédilection. Bien mieux, elle devient un des fondements de l'orientation que peuvent adopter les politiques de récupération du patrimoine. En fait, la mémoire du travail s'interroge sur le futur du patrimoine à partir d'une question simple mais catégorique: y a-t-il une histoire du patrimoine ?

On comprend que de la réponse à cette question dépend le résultat de la réutilisation du patrimoine: parcs thématiques, fragments isolés d'un environnement productif qui fait ouvrir la bouche du passant, *épaté*³, sans qu'il puisse replacer ce vestige dans quelque contexte

qui lui donne son sens. Pour parler d'exemples concrets, c'est le cas de la cheminée solitaire et déconnectée de son environnement auquel elle a été arrachée - bien que toujours érigée à la même place - qui domine toujours le jardin du Rastro de Madrid. Seule la rue adjacente donne des pistes au *flâneur*⁴: la rue du Gasomètre.

La mémoire du travail ne doit en aucun cas se confondre, comme on le fait tant de fois, de forme simpliste, du point de vue méthodologique, avec le type de source utilisé. Et la tendance la plus établie est d'identifier la mémoire du travail avec l'usage, dans la reconstruction historique du passé, des sources orales, de l'histoire orale, de la biographie. Ce dont nous voulons discuter, c'est de quelque chose de plus profond, de plus risqué du point de vue épistémologique, bien que pour le chercheur habitué au travail de terrain, c'est un peu une vérité première.

Notre objectif est de nous opposer à cette tendance qui consiste à faire disparaître le travail et les travailleurs des lieux de production. Tendance à être éblouis ou

¹ Conférence de l'Université d'Été de l'Université Complutense de Madrid, à l'Escorial, "El patrimonio industrial y la memoria del trabajo: recuperación y futuro", 5 de agosto de 2003. L'auteur, sociologue, professeur à la Complutense de Madrid, nous a autorisée à traduire et publier son texte. Nous l'en remercions vivement. Cependant, notre traduction, avec l'accord de l'auteur, est parfois résumée. Nous prions le lecteur de se reporter, pour la version intégrale à la revue *Sociología del Trabajo*, n° 52 (note de la traductrice GDF)

² Emilio Lledó: *El silencio de la escritura*, Madrid, Espasa Calpe, 1998, p. 7.

³ En français dans le texte (note de la traductrice)

⁴ Idem



*Tertiariser la ville, faire de l'usine un monument dissocié de sa fonction pour ne prendre en compte que l'architecture...
et violence des aménagements urbains : vision des destructions du quartier ouvrier de Barcelone, Poble Nou (2006).*

© Gracia Dorel-Ferré

s'émerveiller devant le *cadre bâti*, devant les engins et les artefacts, ou devant leurs fragments incompréhensibles, sans que bien souvent ces mêmes chercheurs soient capables de reconstituer le processus productif, et encore moins le réseau dans lequel s'insère un lieu de travail. Comme ceux que Doña Emilia Pardo Bazán avait stigmatisés : émerveillés devant un tisserand sans savoir si la soie était produite par un arbre ou un ver⁵. Des pièces, des fragments, des édifices ou des vestiges déracinés, en quelque sorte.

La question, nous allons le voir, n'est pas inutile. Comme l'a souligné un admirable anthropologue, en résumant et en faisant le bilan dans un livre exceptionnel sur les communautés minières, cet espèce d'éblouissement est à la racine, est partiellement responsable d'une vision péjorative des travailleurs. C'est, dit-il « le produit de la fixation fétichiste académique⁶ dans les technologies et les machines, qui porte à exclure tout intérêt pour les dimensions sociales des communautés minières ». « Une fixation dans les technologies et les machines qui- comme il le démontre- obscurcit les dimensions humaines et sociales des communautés minières de la même façon qu'une distinction brutale entre technologie et société obscurcit certains des facteurs qui donnent aux communautés minières leur dynamique particulière. »

Notre objectif, tout au contraire, est réflexif, car pour pouvoir penser son objet de recherche, on ne peut en aucune façon éviter de se penser à soi-même, comme sujet chercheur. Beatriz Sarlo, avec sa lucidité habituelle et ses vues pénétrantes, l'a écrit dans le prologue de l'édition espagnole de l'ouvrage *La Campagne et la ville*, de Raymond Williams :

“Le paysage (...) est la production d'un type particulier d'observateur soustrait au monde du travail. Le paysage est un point de vue, avant d'être une construction esthétique. Plus même : pour que l'intervention esthétique du paysage ait lieu, il faut qu'il se produise l'articulation avec un point de vue qui magiquement, pour le dire avec les mots de ce livre, annule le travail et dépersonnalise la force du travail.”⁷

Nous, nous voulons nous placer aux antipodes de cette attitude. Une chose est le recours à toutes (si cela était possible...) les sources d'information, et une autre, bien distincte est la forme dans laquelle se construit une problématique de recherche. Et dans ce cas le profil épistémologique du chercheur est aussi important que les sources elles-mêmes⁸. Quelqu'un peut avoir devant les yeux les traces, les témoignages, les « faits » et ne pas être capable de les voir et encore moins de les interpréter. Comme la lettre volée de Poe, laquelle, à force d'être devant nos yeux, est impossible à trouver.

En ce sens, il est évident que les sources orales, associées aux archives d'entreprise, la documentation graphique, le matériel imprimé, la presse, si elle existe les machines, etc. sont, pour récupérer la mémoire du travail, des ressources de tout premier ordre. Comme l'ont écrit deux chercheurs espagnols dans un magnifique étude sur l'industrie sucrière de Motril : “En contraste avec la relative abondance des restes matériels, nous ne connaissons pas grand chose des processus de travail ou des conditions de travail et de vie de ceux qui l'exerçaient. Ces coulisses de l'histoire quotidienne ne subsistent que dans la mémoire de ceux qui l'ont vécue, et cette mémoire est une source d'information de grande valeur”⁹.

Mais nous pouvons en savoir plus, en interprétant les sources. Par exemple, dans un *Informe* oublié, publié en 1845, Ramón de La Sagra, l'auteur prolifique que je n'hésiterais pas à qualifier de premier sociologue espagnol, non seulement nous informe et décrit la localisation des usines mais il décrit aussi, avec toute son autorité de personnalité reconnue- les processus « arriérés et vicieux » de « l'état actuel de la fabrication du sucre » et en outre, il propose des solutions pour quelques-uns des problèmes fondamentaux de cette industrie. Ce qui lui paraît le plus important, c'est que la plus grande partie de l'année les ouvriers, comme les édifices, sont oisifs. Les deux ne travaillent que pendant la récolte. Et voilà la solution qu'il propose, que bien des entrepreneurs actuels auraient profité à lire attentivement :

“Le premier inconvénient que l'on pensera contourner en disant que les ouvriers ne seront payés par l'entreprise

⁵ Une magnifique illustration, de tout le contraire est rapportée par M. Pretes, “Touring mines and touring tourists”, sur la façon dont les mineurs quechuas des mines del Potosí ont converti leur travail de guides en une reconstruction de leur véritable histoire. Avec eux, la mémoire du travail n'est pas manipulée par des étrangers qui la menacent d'histoire sociale !

⁶ Bryan Pfaffenberger, “Mining communities, chaînes opératoires and sociotechnical systems”, 1999, p. 291.

⁷ Beatriz Sarlo, prologue de R. Williams, *Campo y ciudad*, p 19

⁸ Voir notre “Un camino y cien senderos: el trabajo de campo como crisol de disciplinas”, recueilli par J.J. Castillo *En la jungla de lo social. Reflexiones y oficio de sociólogo*, Buenos Aires-Madrid, Miño y Dávila, 2003, pp. 17-39. Et l'application concrète de ce qui nous occupe ici, dans notre livre avec Paloma Candela et Mercedes López, *Arqueología industrial y memoria del trabajo: el patrimonio industrial del sudeste madrileño, 1905-1950*, Aranjuez, Doce Calles, 2002.

⁹ Piñar y Jimenez, *Motril*, 1996, p. 135. Voir les pp. 127-158, “Patrimonio histórico-tecnológico/patrimonio local”.

que le temps de la campagne; mais outre que cette mesure ne pourra être appliquée aux cadres, il n'est pas non plus profitable pour une entreprise bien gérée de changer fréquemment d'ouvriers, puisque c'est à cela que l'on s'expose, puisque on ne peut les fidéliser avec un emploi temporaire et variable. Une usine doit former une grande famille, dont les membres voient en elle et seulement en elle, leur présent, leur avenir et celui des leurs enfants assuré.¹⁰

Ce souvenir ne persiste pas seulement dans les esprits et la mémoire de ceux qui l'ont vécu. Car ce n'est pas la méthode d'obtentions des informations qui peut nous dire comme on travaillait, qui étaient les travailleurs, à partir de quelle organisation collective du travail s'articulaient chacun des fragments du souvenir de chaque ouvrier. Ce n'est pas la technique de la collecte de l'information mais ce sont les objectifs de la recherche, la culture épistémologique du chercheur ou de la chercheuse, qui se mettent en marche lorsqu'il « s'agit de reconstruire les vies des mineurs mêmes (si c'est le cas) qui ils étaient, d'où ils venaient et comment ils interagissaient avec leur milieu environnant »¹¹. Cette mémoire peut se concrétiser dans des données diverses, informations tirées des périodiques, entretiens dans la presse, lettres, ou « faits » recueillis au cours d'entretiens oraux. Mas il y aura d'autres traces, pistes, indices, qui peuvent subsister dans les restes physiques. Il suffit de savoir les interpréter. Par exemple, la « personnalisation » des postes de travail que nous transmettent les photographies, comme nous l'avons démontré dans le cas de l'étude des ouvrières d'Alfa, à Villarejo de Salvanés. Ces traces peuvent être traquées, à rebours, dans les règlements d'usine comme l'a montré de façon exemplaire José María Sierra dans un article éclairant¹².

Cette perspective épistémologique et méthodologique a été déployée avec sagacité par Gustave Nicholas Fisher, tant dans son aspect historique, avec un objectif très proche du nôtre, que dans son objectif actuel, qui récupère les problèmes posés par l'ergonomie¹³ : l'espace est une nouvelle lecture du travail, les pratiques sociales

aussi. Tant le « poste de travail et son espace personnel » comme ce que l'on a appelé « autogestion clandestine des postes de travail » est quelque chose d'impossible à comprendre si ce n'est en faisant de la sociologie de proximité, et en ne se satisfaisant pas de ce que l'on appelle avec euphémisme, « la sociologie du bureau ».

Ces informations peuvent être classées comme mythes ou stéréotypes qui perdurent le long du temps, et que l'on peut analyser, comme le font les sociologues de la science, avec ce que l'on appelle « légendes urbaines ». Elles peuvent aussi se trouver dans les romans ou la littérature, ou dans d'autres formes d'expression artistique : peinture, cinéma, etc, qui non seulement collectent des faits mais parfois aussi concrétisent la mémoire de toute une génération, ou familiale pour les plus modestes, comme c'est le cas du splendide roman *Central Eléctrica*, de Jesús López Pacheco. Basée sur l'expérience d'enfant puis d'adolescent de l'auteur pendant la guerre civile, il reconstruit avec beaucoup de vraisemblance les conditions de la construction des grands travaux hydrauliques sous le franquisme de l'après-guerre. Là, nous pouvons deviner (et même parfois découvrir de façon détaillée, car ce genre n'a pas été appelé en vain, bien que de façon injustement dépréciative, « réalisme social ») quelles ont été les conditions de travail dans la construction des grands barrages du franquisme.

“Andrés [l'ingénieur “éclairé”] s'éloigna de là. Il s'était rappelé les accidents de travail auxquels il avait assisté. « Maintenant, personne ne sait rien, personne ne se préoccupe de rien jusqu'à ce qu'il se produise quelque chose » pensa-t-il. En sortant de la centrale, il regarda en l'air. Au-dessus des cent mètres du barrage (de Aldeaseca) il y avait la petite salle des machines. Deux hommes avaient été engloutis dans cette masse de ciment. Il ne put réprimer un geste d'horreur. « Peut-être y a-t-il déjà une centaine de morts... Et ce n'est pas fini. » Le barrage, la centrale, la pente découpée au pic et à la dynamite, le tunnel qui s'était ouvert, le jour précédent, la structure qui brillait dans la auteur du côté gauche... tout lui paraissait impressionnant. Une épopée de deux mille héros.”¹⁴

¹⁰ Ramón de La Sagra: *Informe sobre el cultivo de la caña y la fabricación del azúcar en las costas de Andalucía...*, Madrid, 1845, p. 58.

¹¹ James D. Muhly, 'Foreword' a Bernard Knapp *et alii*, *Social approaches to an industrial past*, 1998, p.xvi.

¹² José Sierra Álvarez : 'Para una lectura histórico-social de la espacialidad obrera en la España de la Restauración: una cala en los espacios de trabajo', *Studia Historica. Historia Contemporánea* (Salamanca), vols. 19-20, 2001-2002 [pero, abril 2003], pp. 15-33. On trouvera des études de cas, suivant ces indications, dans: P. Candela, *Cigarreras madrileñas: trabajo y vida*, Madrid, Tecnos, 1998; Josefina Piñón, *Cervecera El Águila, S.A. (1900-1936). Trabajo y tecnología en los orígenes industriales de Madrid*, Madrid, Editorial Complutense, 2003; ou Julio Fernández, *Buscando el pan del trabajo. La industrialización de Villaverde. Condiciones de trabajo y vida en el sur de Madrid (1940-1965)*, Buenos Aires-Madrid, Editorial Miño y Dávila, à paraître.

¹³ Gustave Nicholas Fisher: *Le travail et son espace. De l'appropriation à l'aménagement*, Paris, Bordas, 1983.

¹⁴ Jesús López Pacheco, *Central eléctrica*, Barcelona, Orbis, 1984, p. 155. Le roman *Central Eléctrica* a été édité chez Destino, la première fois en 1958. Nous citons ici l'édition de 1984. Aujourd'hui l'ouvrage est introuvable et a disparu du catalogue de la maison d'édition.

Dans ces travaux publics, comme l'a étudié Alvaro Chapa, depuis le début du vingtième siècle jusqu'en 1970, plus de 25.000 hommes ont travaillé et aussi des femmes, par exemple dans la construction des routes d'accès aux barrages. Ils ont été emportés dans cette épopée collective, mais de la plupart d'entre eux, il ne nous est resté aucun souvenir¹⁵.

Oui, nous savons quelque chose de "l'ordre du travail" qui pouvait régner sur ces espaces productifs. Chapa traite le sujet en détail, par exemple dans le cas du barrage de Villalcampo. L'ordre du travail était donné depuis la petite caserne de la Garde Civile où d'abord « on répartissait les coups et ensuite on interrogeait sur le pourquoi du désordre ». Les manières de faire et de se conduire des contremaîtres n'étaient pas très différentes. « Les contremaîtres et responsables des équipes d'ouvriers se comportèrent de façon analogue ». Et pour faire bonne mesure, parmi les groupes de travailleurs, il y avait de nombreux exilés politiques. L'auteur d'une entrevue rapporte que sous cet anonymat local se cachait un nombre élevé de policiers camouflés¹⁶.

De cette façon, seulement, "avec comme point de départ les traces matérielles ou les expériences d'une activité passé" on peut aborder une politique de récupération et de gestion du patrimoine qui puisse donner un sens aux vestiges physiques¹⁷. Car contrairement à ce que l'on donne pour établi, de la part de ceux qui regardent du dehors les réalités du travail et qui préfèrent la commodité du bureau au travail sur le terrain, « décrire un système technique industriel ne *va pas de soi*¹⁸. Et le problème ne réside pas tant dans la complexité- pensons à tout ce que l'on devrait prendre en considération pour rendre compte d'une chaîne de fabrication d'une voiture et de tous ses éléments- puisqu'une grande partie des informations ne sont déjà plus disponibles, mais plutôt dans le choix qu'il faut faire pour ne se centrer que dans ce qui est caractéristique d'une fabrication dans un lieu donné."¹⁹.

Aussi est-il agréable de découvrir dans un prospectus oublié sur les étagères de la Société Economique madrilène des Amis du Pays, une piste-clé qui révèle non seulement

un autre passé industriel de la capitale de l'Espagne, mais qui aussi fait comprendre avec quelle évidence on articulait l'organisation du travail et la surveillance des travailleurs.

Dans la *Memoria acerca de la fábrica de calzado de ... José Soldevila y Castillo*, de 1874, à l'étonnement ou à la surprise du chercheur, dans le quartier de Pozas de Madrid, dans le Paseo de los Areneros, numéro 8 (là où aujourd'hui se trouve à peu près El Corte Inglés de Argüelles), se dressait une usine qui comptait, selon de chroniqueur de 1874, "plus de 600 ouvriers" (lesquels deviennent, suivant le même texte, 540 ouvriers des deux sexes) et qui produisait mensuellement 17.000 paires de bottines. De plus, on décrit les cinq sections selon lesquelles l'entreprise est organisée, pour terminer sur quelques recommandations de la Sociedad Económica de Amigos del País, qui agissait en sorte comme une agence d'innovation. Parmi elles, il convient de souligner la 3e: « [Créer] un nouveau local, où l'ensemble des ateliers soient réunis dans une seule et même salle, surveillés par une administration centrale et dirigés plus directement par un seul chef qui puisse donner son unité et son homogénéité aux travaux."²⁰

La mémoire du travail, ce sont aussi les travailleurs eux-mêmes, modelés physiquement et mentalement par le processus de conversion du travail en force de travail. Dit plus carrément, « nous privilégions non la possession de faits particuliers, mais l'effort systématique pour répondre à une question de recherche ». ²¹ Avec l'érudition qui le caractérise, celui qui a été président de l'association internationale des archéologues industriels, Louis Bergeron, a résumé la question de cette façon :

"Pourquoi ne pas parler aussi d'une archéologie de la mémoire, qui n'est pas seulement, ce que ferait l'historien traditionnel, à savoir la recherche de textes malheureusement trop rares, que nous aurait laissés les ouvriers, et même les patrons, mais qui, plus proche de la méthode ethnologique et de l'histoire orale, une collecte de la parole ouvrière et de la parole patronale, une archéologie qui suscite, suggère, aide l'interrogé dans

¹⁵ La citation est de Alvaro Chapa: *La construcción de los Saltos del Duero, 1903-1970. Historia de una epopeya colectiva*, Pamplona, EUNSA, 1999, p.51.

¹⁶ A. Chapa, ouvrage cité, pp. 145-148.

¹⁷ Alfrey y Putnam, 1992, p. 7.

¹⁸ En français dans le texte

¹⁹ Alain Morel, dans son introduction à l'excellent ouvrage *Cultures du Travail. Identités et savoirs industriels dans la France contemporaine*(Séminaire de Royaumont, janvier 1987), Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1989, p. 3. Sur la reconstruction du processus complet de production du modèle 'Polo' de VW, voir ce que nous disons, Pablo López Calle emoi-même: *Los obreros del Polo. Una cadena de montaje en el territorio*, Madrid, Universidad Complutense-Universidad Pública de Navarra, 2003.

²⁰ Nicolás Díaz y Pérez: *Memoria acerca de la fábrica de calzado...*, Madrid, Pedro Montero, 1874, pp. 9, 17, 23 y, pour la citation, p. 22.

²¹ Schiffer, 1996^a, p. 76.

la construction de sa propre mémoire de l'industrie ?"²². Une mémoire capable de rendre compte de l'écrit, du construit, et de tout ce qu'incarnent les personnes elles-mêmes. Cette façon d'enrichir les sources n'est possible qu'avec une problématique de recherche bien établie : "Si l'histoire est nécessaire pour interpréter ce que nous trouvons sur le terrain, à l'inverse, ces découvertes apportent des informations inédites qui nous portent à traiter différemment les sources documentaires habituelles"²³. La mémoire du travail, dans cette interprétation, prétend redonner toute sa chair, tout son sang, toute la complexité de la vie aux usines et aux lieux de travail, leur singularité, leur contingence, car, il faut le répéter, le contenant ne suffit pas, ou ne dit que peu de choses une fois vide, une fois qu'il a été converti en friche industrielle.

Et c'est fondamental pour ce qui nous occupe ici, à savoir l'élaboration d'une politique de réutilisation ou de récupération. Comme le disait Louis Bergeron à propos de la « mémoire de l'entreprise » en proposant pour le Lingotto de la Fiat à Turin, quelque chose de très voisin à ce que nous-mêmes préconisons (ce qui d'ailleurs n'a pas été retenu dans la conversion menée à terme par Renzo Piano) : en parlant d'un ton admiratif du film *Les Temps Modernes*, de Charles Chaplin "en tant qu'historien et anthropologue de l'industrie", "il serait possible de transmettre la mémoire de ce que fait une chaîne de montage, la gestation d'un véhicule, la relation de l'homme à la mécanisation"²⁴.

Les abattoirs et les frigorifiques d'Argentine ont été analysés et étudiés dans une perspective que nous considérons exemplaire, par Mirta Zaida Lobato. Pour elle, "l'espace usinier [est] un lieu de la mémoire du travail", et elle a consacré beaucoup d'années de recherche à son identification, que l'on retrouve maintenant dans son livre *La vida en las fábricas*. "Mon objectif, - nous dit-elle²⁵- était de vérifier où et comment les ouvriers, hommes ou femmes, exécutaient leurs tâches, comment

ils entraient en relation avec leurs camarades et avec leurs chefs, de quelle façon ils étaient traités par eux et pour quelles raisons ils protestaient ou restaient muets".

Pour cela, elle brasse toutes les techniques de récolte de l'information : une exploitation exhaustive des archives d'entreprise, une utilisation pertinente de l'iconographie, un recours systématique aux survivants, en créant, comme elle les appelle, des « groupes de souvenirs », « comme supports de la mémoire ». Dans une entrevue publiée dans le journal *Clarín* de Buenos Aires, à l'occasion de la sortie de son livre, elle disait : "Berisso [le port de La Plata, où étaient situés les frigorifiques nord-américains Swift (1907-1970) et Armour (1915-1969)] est un vrai laboratoire sociologique. Là s'est construite et a été démantelée une société du travail ; la fermeture des frigorifiques a entraîné la disparition d'un espace qui avait rendu possible l'existence et la formation d'une identité sociale des travailleurs, dans un lieu où la relation entre le travail et la communauté a été intense, et où, de plus, et comme nulle part ailleurs, il y a une grande diversité de groupes ethniques, depuis les croates et les italiens jusqu'aux polonais, lituaniens, serbes et bulgares. Et elle dit, plus loin : "la précarisation et la flexibilité du travail, considérés comme les symboles de la société post-moderne, y sont présents dès le début La particularité des grandes entreprises nord-américaines était leur rationalité : elles ne laissaient absolument rien perdre de chaque animal mais non plus de la force du travail. Il n'y avait pas de temps morts pour le travailleur. C'est ce qu'eux appellent la rationalité scientifique du travail.²⁶ Cet échantillon de ses analyses nous rappelle les pages les plus révélatrices écrites par Upton Sinclair en 1906, dans son roman *La jungle*, qui, justement, décrivait l'horreur de la fabrication de la viande dans les *stockyards* de Chicago, en ce même frigorifique *Armour*, qui devait s'installer, entre autres lieux, à Berisso, à la recherche de nouvelles sources de main d'œuvre bon

²² L. Bergeron, Archéologie industrielle, patrimoine industriel: le contenu et la pratique aujourd'hui", pp. 57-68, en C. Geslin, *Vie industrielle en Bretagne. Une mémoire à conserver*, 2001; la citation est p. 58.

²³ Jean-François Belhoste, en C. Geslin, op.cit., p. 28.

²⁴ L. Bergeron, dans les Actes de la Tournee d'Archéologie Industrielle, au Lingotto de Turin, le 30 novembre 1990. Voir *La memoria dell'impresa*, Roma, Il Coltello di Delfo, abril 1991, p. 27

²⁵ M.Z. Lobato, *La vida en las fábricas*, 2001, p. 35. La citation précédente est de la page 77.

²⁶ Liliana Moreno: "Apogeo y caída de Berisso", *Clarín*, domingo 24 de junio de 2001. La revue *Sociología del Trabajo* a publié un article de Mirta Zaida Lobato qui reprend quelques-uns de ces arguments: "Organización, racionalidad y eficiencia en la organización del trabajo en la Argentina: el sueño de la americanización y su difusión en la literatura y la prensa". Le sujet est capital et peut être considéré comme l'archétype du travail industriel en Argentine pendant une longue période. En témoigne l'important congrès qui s'est tenu en octobre 2002 à Buenos Aires, sous le titre général de "La culture du travail, mémoire et présent". On y proposait une "archéologie du sautelage: la mémoire des frigorifiques". L'intérêt est toujours aussi fort: les 1 et 2 juillet 2003, on a mis en place des "Journées du patrimoine industriel. Force et richesse du travail collectif", à Buenos Aires également. Contact: cicop@sinectis.com.ar.

marché et disciplinée, formée en grande partie, là aussi, d'immigrants²⁷. "L'américanisme et la perfection du travail dans les frigorifiques atteignaient leur plus grande expression dans les rythmes de production, la variété des processus, la dispersion des travailleurs dans de grandes unités qui occupaient plusieurs hectares et l'emploi de milliers de salariés. La division des tâches et le rythme de la noria humaine prennent un relief particulier dans les témoignages des travailleurs, dans les rapports techniques et apparaissent aussi dans la littérature.

Récupérer la mémoire historique, collective, requiert, donc, un travail d'identification des différentes formes que cette mémoire a adoptées dans le temps et dans l'espace. Et il s'agit de le faire non seulement en récupérant et en intégrant dans le processus de travail et de production les vestiges matériels, mais aussi les traces laissées par les personnes et les institutions. Cette 'atmosphère industrielle', comme l'appelle Alfred Marshall, oblige à récupérer une mémoire, comme nous l'avons déjà dit en d'autres lieux²⁸, matérialisée à travers des artefacts, des édifices, des voies de communication, des formes productives, des ressources matérielles, etc. Cette mémoire est incarnée dans des personnes, dans le sens qui a été popularisé en sociologie avec la notion de *habitus* de Pierre Bourdieu, le maître admirable : un ensemble de dispositions, de savoirs, de capacités... un modelé qui ne se révèle pas seulement dans la manière de penser et d'être mais aussi dans le *savoir faire*, comme dans le savoir être, dans tout ce qui nous charpente, qui nous donne nos moyens mais aussi nos limites, comme personnes. Toute une problématique bien identifiée par Michael Dietler et Ingrid Herbich, lorsqu'ils ont étudié les appareils sociaux qui créent les dispositions,

l'*habitus*; les conditions matérielles qui influencent la création de ces dispositions, l'origine et la nature des problèmes qui provoquent les adaptations auxquelles les personnes sont soumises et qui les conditionnent, et aboutissent à la construction d'une mémoire d'un travail qui leur est propre²⁹.

Un patrimoine, comme on voit, est tangible et intangible. Il se nourrit d'un ensemble de façons de vivre, de croyances, d'idées, de stratégies de survie... qui rendent la vie à n'importe quel reste physique. "Les lieux de mémoire sont, avant tout, des restes", dit l'historien Pierre Nora. Des lieux qui naissent et vivent du sentiment qu'il n'y a pas de mémoire spontanée, qu'il faut la créer et la recréer : "Il n'y a pas d'homme-mémoire, sinon, en lui-même, un lieu de mémoire"³⁰. C'est ce que proposait déjà Maurice Halbwachs en 1925, comme une forme de la "reconstruction du passé", avec un style d'écriture qui rappelle Marcel Proust. Pour lui, expliquer la mémoire oblige à considérer "les circonstances qui l'encadrent": "De ce fait, la société oblige les hommes, de temps en temps, non seulement à reproduire par la pensée les événements antérieurs de leur vie, mais aussi à les retoucher, à les compléter, de manière à ce que convaincus cependant de ce que leurs souvenirs sont exacts, ils leur communiquent un prestige dont la réalité ne disposait pas"³¹.

Le programme de l'UNESCO sur la défense du Patrimoine immatériel ouvre de nouveaux chemins dans cette perspective qui enrichit, renforce (et complique aussi) la perspective de l'archéologie industrielle et la défense du patrimoine et sa récupération. "Les cathédrales et les pyramides ne sont pas les seules à avoir droit à

²⁷ J'ai analysé La jungle dans mon texte "Un camino y cien senderos...", ainsi que dans: *En la jungla de lo social. Reflexiones y oficio de sociólogo*, 2003. Il faut ajouter, ce qui est important: Sinclair débattit publiquement avec l'entreprise Armour, qu'en focalisant l'attention sur le fait d'avoir dénoncé les conditions sanitaires de la production de la viande on avait omis de parler des terribles conditions de travail dans les abattoirs. En passant, il écrit en 1906, ce qui vaut bien pour des situations plus récentes: "Il y a à peu près douze ans [1894, en fait] le vieux P.D. Armour, en mettant terme à une grande grève, déclara qu'il riverait son clou à la population de Packintown [le quartier des abattoirs de Chicago] de telle façon que jamais plus elle ne puisse faire grève. Il mit ses agents au travail, pour qu'on lui amène des hordes d'émigrants de l'Europe de l'Est, des lithaniens, des polonais, de Bohême, des slovaques (...) et comme résultat, le vieux P.D. Armour a obtenu tout le travail qu'il voulait, et il a mis à la baisse les salaires jusqu'à la misère et lui, s'est converti en un des hommes les plus riches d'Amérique. Quant à son fils [celui qui installe l'Armour à Berisso] en un de la demi-douzaine des maîtres des destinées du peuple américain". Tiré du *Literary Digest*, n. 33, 14 juillet 1906. Sur les débuts de la "mécanisation de la viande" voir l'ouvrage indispensable de Sigfried Giedion, *La mecanización toma el mando* (1948).

²⁸ Une présentation de cette problématique, jointe à un exemple de recherche de terrain, par la suite sujet de thèse de Maxi Santos, se trouve dans l'article que nous avons écrit ensemble, "La cualificación del trabajo y los distritos industriales: propuestas para una política del trabajo", inclus maintenant dans J.J. Castillo: *A la búsqueda del trabajo perdido*, Madrid, Editorial Tecnos, 1998, pp. 177-199. Voir, Maximiano Santos: *División del trabajo y cooperación entre empresas. Formas organizativas y estrategias empresariales en los sistemas productivos de Arganda del Rey y Fuenlabrada*, Madrid, Consejo Económico y Social de la CAM, 2000.

²⁹ M. Dietler et I. Herbich: "Habitus, techniques, style: an integrated approach to the social understanding of material cultural boundaries", in M.F. Stark (ed.): *The archaeology of social boundaries*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1998, pp. 233-263.

³⁰ P. Nora: "Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux", p. 28 y 37; en P. Nora (sous la direction): *Les lieux de mémoire. 1*, Paris, Gallimard-Quarto, 1997, pp. 23-43 [1984].

³¹ M. Halbwachs: *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris Mouton Éditeur, 1975 [Primera edición, 1925], p. 113. Le chapitre 3, est "La reconstruction du passé", pp. 83-113.

participer au patrimoine: les connaissances traditionnelles aussi³². Javier Pérez de Cuéllar nous montre le chemin: "rappelons, à titre d'exemple, l'existence au Pérou de certaines techniques ancestrales dans la construction des logements, qui permettent d'affronter avec un vrai succès les fréquents mouvements sismiques. Les maisons construites ainsi sont plus résistantes aux tremblements de terre et moins coûteuses. Ces techniques ont été testées avec succès en Amérique centrale, qui est souvent affectée par ce type de désastre naturel"³³.

II. La méthode : le travail de terrain, et son orientation théorique. Archéologie industrielle et patrimoine industriel, un continuum inséparable

Un objet de recherche comme celui que nous venons de décrire, la mémoire du travail, qui oriente ou qui justifie le croisement de disciplines qu'est, de notre point de vue, l'archéologie industrielle, implique ou s'accompagne d'une stratégie de recherche que nous avons condensée, en suivant Gaston Bachelard, pour qui il s'agit de "penser pour chercher, et chercher pour penser".

L'objet de recherche, la préoccupation pour (et la construction théorique) cet objet, définissent les ressources méthodologiques qui nécessairement doivent être mises en pratique. Les styles de pensée se fondent dans la plate-forme théorique de l'archéologie industrielle, comme une confluence de savoirs. Ils se fécondent mutuellement. Ils s'enrichissent et se transforment par la mise en pratique du travail de terrain, de la recherche concrète. La mémoire du travail, comme problème de recherche, oriente notre regard, qui, s'il doit avoir un point de départ, doit être dans les situations réelles de travail, la reconstruction des processus de travail, dans un espace qui n'est pas seulement géographique mais aussi historique et généalogique. Qui doit s'étendre dedans et dehors de l'usine ou du lieu de travail, à des hommes et des femmes de chair et d'os, dans un environnement concret,

circonscrit, construit socialement. Les méthodes et les ressources techniques pour la collecte de l'information découlent de cette perspective.

Alfrey et Putnam, dans un livre exceptionnel sur la récupération et la réutilisation du patrimoine industriel ont mis en relief la nécessité de relier l'étude et la recherche, l'archéologie industrielle, avec l'identification et la mise en valeur du patrimoine. Ils voient ce processus comme un tout. Ainsi, l'interprétation, et dans sa forme la plus visible, les « centres d'interprétation » est conditionnée par cette façon d'aborder le problème et ce que cela entraîne³⁴. A mon avis, la question a été traitée de façon inégalable par Diane Barthel, lorsqu'elle a analysé le "rôle que joue la sauvegarde historique dans la création des mémoires collectives". Les processus que conditionnent la préservation du patrimoine industriel sont eux-mêmes dépendants de trois processus sociaux : 1) la sélection; 2) la contextualisation ; et enfin 3) l'interprétation³⁵.

Non seulement, dit-elle, la technologie est "socialement construite", mais de plus, elle est aussi socialement reconstruite. Les *monuments*, comme le suggère en allemand le terme *Denkmal*, sont des "occasions de réflexion". Et c'est ce que devraient être, en tout premier lieu, de son point de vue, les ruines industrielles.

Ici, "le signifié s'est converti en un objet explicite de contestation" car "les objets mêmes peuvent parler plus haut que les mots" (des prospectus ou des centres d'interprétation). Elle termine en disant que "les aspects particuliers du passé industriel peuvent être expropriés et on peut leur attribuer des sens différents". Ces interprétations dépendent en partie des intérêts matériels et des idéaux des acteurs sociaux impliqués. Comme quoi, pour parler de cultures, il faut d'abord et avant tout les connaître³⁶.

Fait-on ainsi dans la réalité? Il est sans doute réconfortant de répondre oui, bien que ce soit à différents niveaux. Nous avons fait ainsi, avec notre équipe (Mercedes López García, Paloma Candela, Arturo Lahera), dans le cas du Musée des Moulins du Tajuña, mis en place de façon exemplaire grâce à la mémoire et à la participation active du dernier meunier, malheureusement disparu depuis. On a de la même façon récupéré la Fabrique de Gaz

³² Agnès Bardon: "Un pasado que se escucha", en *Fuentes.Unesco*, n. 136, julio-agosto de 2001, p. 2.

³³ J. Pérez de Cuéllar: "Defensa de lo inmaterial. La frágil cultura oral", *El País*, 12 de marzo de 2003.

³⁴ Alfrey y Putnam, 1992, capítulo 5, "Interpretation: linking resources and uses".

³⁵ Diane Barthel: "Getting in touch with history: the role of historic preservation in shaping collective memories", *Qualitative Sociology*, vol. 19, n. 3, 1996, pp. 345-364.

³⁶ Voir l'excellent livre édité par Robert Lumley, *The museum time-machine. Putting cultures on display*, Londres-Nueva York, Routledge, A Comedia Book, 1988. J'en extrais, pour ce qui nous concerne, les textes de Philippe Hoyau: "Heritage and 'the conserver society': the French case", pp. 27-35; et surtout, Bob West: "The making of the english working past: a critical view of the Ironbridge Gorge Museum", pp. 36-62.

³⁷ Mercedes López García, *Informe técnico sobre la recuperación de la Fabrica de Gas de Oviedo*, à la demande du gouvernement regional des

d'Oviedo ou encore la meunerie "La Esperanza" de Alcalá de Henares³⁷. On est intervenu à bon escient –quoique tardivement, pour la brasserie 'El Águila', l'actuelle bibliothèque régionale de Madrid³⁸. L'intervention, à Valdemorillo, sur les hauts fourneaux de Falcó a été moins réussie. Et, dans la même ville, celle qui a concerné les grands moulins, convertis en restaurant, a été désastreuse.

La récupération du tunnel qui conduisait au vieux port de Laredo, en Cantabrie, a été faite dans le style d'un éléphant qui entre dans un magasin de porcelaine, faisant fi de l'étude préalable que j'avais réalisée en 1995. Il a fallu la combinaison entre des intérêts immobiliers et une ignorante crasse et une dépense de 127 millions de pesetas pour en venir à bout, de façon quasi irréversible³⁹ !. Et pour comble, l'emblématique usine de Salvarrey, sur le port, qui devait héberger le siège central d'un "musée du travail en mer" et qui pendant des années a été un signe fort d'identité et la principale source de revenus de beaucoup de familles, elle aussi a été détruite et reconvertie en sources de profits immobiliers dont le seul résultat a été un désastre dans le paysage urbain : depuis, la ligne de crête de Laredo, vue de la mer, est désormais rompue. On pourrait aligner d'autres exemples aussi dramatiques.

C'est à une véritable destruction de la mémoire du travail qu'on s'est livré, à Monterrey, California, en récupérant *Ocean View*, un lieu où s'établirent 36 conserveries de poisson, d'où son nom de *Cannery row*. On y employait, au moment de sa splendeur, dans les années 30, jusqu'à quatre mille personnes. Monterrey finit par être le port de pêche le plus productif des Etats-Unis, et le troisième du monde en ce qui concerne la conserverie de poisson. Et bien aujourd'hui, ce lieu n'est même pas un parc thématique, car la renommée universelle de l'auteur de *Cannery row*, John Steinbeck, qui publie le roman en 1945, alors que la pêche et les conserveries étaient sur le déclin, a fait disparaître la moindre trace de travail. Comme l'écrit une spécialiste, *la politique de la mémoire publique* a construit de toutes pièces une attraction touristique où « le récit littéraire s'est fait histoire ».

"Steinbeck et ses personnages de fiction, bien plus que les conserveries ou leurs ouvriers sont devenus des référents pour *Cannery row*. Avec Steinbeck en point de mire, il n'est

plus besoin de se référer à l'héritage industriel de la ville. Au lieu de s'ancrer dans le passé et dans les restes physiques des *canneries*, c'est Steinbeck qui est utilisé pour mettre en marche le processus d'authentification, la spécificité du lieu, l'imaginaire organisé par le tourisme dans la *Row*"⁴⁰.

Je sais que le problème que je soulève est très complexe, et que les facteurs sont nombreux, ainsi que les intérêts, qui influent sur son développement. Certains sont si évidents qu'il n'est pas besoin d'être un grand spécialiste pour le comprendre. Prenons l'exemple de la destruction presque délictueuse de l'emblématique meunerie d'El Puente de Aranjuez: presque toute l'étude réalisée par notre équipe (Paloma Candela y Arturo Lahera), s'est faite alors que les pelleteuses et les *bulldozers* étaient en action et qu'eux cherchaient par tous les moyens à garder une trace des restes encore visibles ! Le fait que la presse attribue à la « reconversion immobilière » un bénéfice de 2.500 millions de pesetas explique mieux que n'importe quel traité de sociologie pourquoi Aranjuez est devenu aujourd'hui, comme nous l'avons écrit dans la presse, « un paysage tronqué »⁴¹.

La récupération historique d'un ensemble productif qui prétend rendre à la communauté actuelle un vestige ou une pièce de sa propre mémoire soulève des problèmes qui ne sont en rien évidents : comment on a intégré cette mémoire dans le paysage mental des ouvriers, oui, mais surtout dans celui d'une communauté plus large, celle des habitants du lieu. Car il s'agit de récupérer les traces du passé, de les rendre et en « faire » un patrimoine commun qui ne soit pas une mystification, qui ne soit pas tronqué, ni converti en une espèce de fétiche impossible à reconnaître. C'est comme enraciner le passé dans le futur.

En conclusion : combattre contre la corbeille à papier et le bulldozer⁴².

Les arguments que nous avons développés supposent que nous parlions des meilleures possibilités de récupération et d'intégration des traces du travail du passé, matérielles

Asturies, 2002.

³⁸ Josefina Piñón, *Cervecera 'El Águila', (1900-1936). Trabajo y tecnología en los orígenes industriales de Madrid*, Madrid, Editorial Complutense, 2003 (publicado con la colaboración de la Comunidad de Madrid).

³⁹ Juan José Castillo: "Un muelle para atracar la memoria: un museo del trabajo en el mar para Laredo", *El Diario Montañés*, 28 de agosto de 1995.

⁴⁰ J'emprunte cette citation à l'article de John Walton "Narrative, action and collective memory: the production of California history" dans Martha K. Norkunas: *The politics of public memory: tourism, history and ethnicity in Monterey, California*, Albany, Nueva York, State University of New York Press, 1993, p.63.

⁴¹ P. Candela, J.J. Castillo, M. López García: "Aranjuez: un paisaje truncado. La defensa del patrimonio histórico", *El País*, 8 de diciembre de 2002 (Edición Madrid).

⁴² L. Bergeron, "Préface" dans C. Geslin (dir.): *La vie Industrielle en Bretagne. Une mémoire à conserver*, 2001, p. 7-8.

ou non, et cela, grâce à une façon d'aborder le sujet qui intègre la mémoire du travail dans les projets de réutilisation, de mise en valeur, de reconstruction d'une histoire, et que tout cela puisse s'intégrer dans la vie quotidienne collective de tous ceux qui ne veulent pas perdre leurs traces.

Maintenant, nous savons aussi que cette stratégie peut avoir, pour nous, comme au niveau international, et dans ce qui nous est le plus proche, l'Union Européenne, un intérêt économique de plus en plus évident : pour ses opportunités de développement local, pour sa capacité à générer ce que l'on appelle (ce qui prête certains à sourire) des gisements d'emplois, parce qu'il faut réutiliser un site, même à des fins touristiques, pour conjurer la chute libre en matière sociale que représente une usine qui ferme »⁴³.

Nous sommes de ce fait bien conscients que ce que nous proposons peut contribuer à lutter contre la poubelle à papier. Mais il faut plus qu'un bon niveau d'études pour lutter contre le bulldozer. Car si tout le monde est d'accord que la culture matérielle est le cœur de l'archéologie, il est non moins sûr que les activités technologiques créent des mondes de valeurs et de signification qui minent la cohésion sociale et les vies des personnes, lorsque ils sont brutalement mis à jour. C'est pourquoi il est chaque fois plus nécessaire d'opérer une ethnographie globale, capable de rendre compte des travailleurs des usines et des champs. Et comme toujours, les sciences sociales ne doivent pas se laisser impressionner par tout ce qui relève de la théorie et du global, qui bien des fois relève de la logorrhée verbale de la littérature de gare.

Car, que se passe-t-il quand les usines disparaissent ou deviennent si mobiles que l'organisation permanente des travailleurs et de leur mémoire devient difficile, voire impossible ?⁴⁴ Car la politique est toujours immergée dans les « formes de vie » et dans les « structures de sentiments » particuliers de lieux et de communautés⁴⁵.

Le fait que tous les vestiges industriels ne peuvent être réutilisés (comment et à quel prix!) se déduit du commentaire lucide que Salvador Forner faisait en 1989 à propos d'Alcoy, en Pays valencien: "Ainsi, disait-il alors⁴⁶, des édifices industriels sont devenus discothèque,

gymnase, *fast food*, bars-discos ; on a même le siège de l'Association de recherche pour l'Industrie textile d'Alcoy et celui du Centre d'entreprises et innovation. De la même façon, la Mairie a prévu d'installer une gare routière, un centre d'hygiène et une école de formation professionnelle dans divers locaux industriels ». Mais ces interventions, poursuit-il, se sont faites de façon ponctuelle, et par contre, rien n'a été fait pour les édifices de la première industrialisation situés près de la rivière Molinar, ni pour l'habitat ouvrier, ni pour les machines, ni pour le patrimoine immatériel. Il s'agit là d'un vrai oubli des racines, d'un perpétuel et vain désir de recommencer à zéro, qui aujourd'hui sont en partie résolus grâce, précisément aux interventions postérieures dirigées par le même Forner et son équipe. Mais cette espèce de « postmodernisme psychédélique » qui aime le bruit et maudit ce qu'il ignore n'est que la pointe de l'iceberg d'une attitude qui est une vraie plaie, et qui ne date pas d'hier. Déjà, à Madrid, à l'occasion de l'Exposition Industrielle de 1850, on en relevait une manifestation. Le comité de sélection de cette exposition se lamentait en ces termes dans le Mémoire de l'industrie espagnole :

Pourquoi cette innocente industrie traditionnelle n'a pas été présentée, avec ses produits, dans l'exposition qui vient d'avoir lieu? Notre Comité aurait aimé y voir les rustiques produits de nos filatures, ses draps et ses bures; ses lins et ses chanvres peignés, les plantes que l'on place dans les herbiers, les instruments agricoles forgés dans ses forges; les argiles qui servent à construire les cabanes, les tapis de sparte et les toiles de chez nous. Car ces produits grossiers assurent l'existence de milliers d'individus, car sous leur rude apparence, on devine les créations belles et coûteuses qui nous surprennent dans les palais des tous-puissants⁴⁷.

Il faut donc continuer à étudier, à chercher, et à développer cette plateforme multidisciplinaire qu'est l'archéologie industrielle. Mais il ne fait aucun doute que pour que le patrimoine industriel puisse être, notre héritage et nos racines, l'engagement du chercheur, notre engagement se fonde sur notre devoir de citoyen. Il faut se situer du côté de l'action raisonnable. Nous sommes encore à temps pour sauver et savourer, nous et nos enfants, la mémoire du travail, « arracher les ombres, oublier l'oubli »⁴⁸.

⁴³ Juan José Castillo: "La estrategia de las multinacionales: La revolución comienza en Ólvega", *El País*, 9 de julio de 2001, p. 60 ('Economía').

⁴⁴ David Harvey: *Espacios de esperanza*, Madrid, Akal, 2003, p. 67.

⁴⁵ D. Harvey, op.cité, p. 74. Harvey étudie le cas de Baltimore (Etats-Unis) avec un matériel iconographique abondant. Il analyse les reconversions industrielles. Voir au chapitre VIII de l'édition espagnole "Les espaces de l'utopie", pp. 159-210.

⁴⁶ S. Forner: "Arqueología y patrimonio industrial", en *Canelobre* (Alicante) n. 16, 1989, pp. 18-24.

⁴⁷ Pitarch y Dalmases, *Arte e industria...*, pp. 10-12.

⁴⁸ Luis Cernuda, *La realidad y el deseo*, 1991, p.176